

# Pierre Mertens entre Livre-Monde et Livre-Moi

## À propos des *Éblouissements*

Par M. Manfred Flügge

*Une réalité nouvelle nous fera peut-être  
oublier; détester même les désirs  
à cause desquels nous étions partis.*

Marcel Proust

La vieille question « L'Inde ou l'Amérique ? », soulevée tout au début de l'œuvre de Pierre Mertens, n'a toujours pas trouvé de réponse. Mais que signifie-t-elle ?

Ce que l'on trouve n'est pas forcément ce que l'on a cherché au départ. Mais il faut se fixer un but pour trouver quelque chose de valable, pour ne pas se « Perdre ». Quand on cherche du nouveau au fond de l'inconnu, on finit par se rendre compte que le nouveau est trop familier. Et c'est peut-être en cherchant à atteindre quelque chose qui nous a tentés depuis toujours qu'on rencontre en route des continents entiers dont on ne soupçonnait même pas l'existence. L'essentiel est de partir, de se mettre en route — et en question.

Gare aux certitudes !

Christophe Colomb lui-même s'est entêté à prétendre que le soi-disant Nouveau Monde n'était que la très vieille Inde, mère des mythes et des mathématiques, des jeux de l'amour et des échecs. Les Espagnols sont doués pour cette sorte de confusion épique ;

certains sont même incapables de distinguer des moulins à vent ordinaires et des monstres imaginaires. Cette maladie se soigne — ou s'aggrave, selon le cas — par l'écriture de romans. Colomb – Don Quichotte – Pierre Mertens, même combat ?

Pourtant, dans mon très récent voyage à Los Angeles, j'ai commencé à douter, puisque le motel où j'avais pris une chambre était dirigé par des Indiens. Colomb avait peut-être raison. Faut-il réécrire l'histoire ? L'Inde ou l'Amérique ? Hollywood ou Bollywood ? Les industries de l'Imaginaire finissent par se rejoindre.

Gardons l'alternative un peu hégélienne des continents antithétiques — mais nous parlons poésie, images, métaphore, allégorie peut-être, pas de géographie. Entendons par « l'Inde » le continent intérieur, subjectif, le Moi et sa cohorte de phantasmes, de désirs, de souvenirs, la mémoire, mais aussi le rêve ; et par « l'Amérique » le monde extérieur, le réel, la société, le pouvoir, la politique, les luttes qui ne sont jamais finales.

Je comprends les romans de Pierre Mertens comme un va-et-vient entre ces deux continents, les livres du « Moi », comme *Perdre*, ou encore de manière plus radicale *Perasma* ; ou alors les livres du « Monde », comme *Les bons offices*, ou encore ses récits qui sont plus réalistes, plus américains.

L'Inde ou l'Amérique ? La réponse est simple dans le cas de Pierre Mertens : c'est la Belgique. En disant cela, je me souviens d'une phrase des *Éblouissements* : « On simplifie toujours à l'excès les hommes illustres<sup>1</sup>. » Mais aussi : « Les grands livres sont toujours meilleurs que ceux qui les font<sup>2</sup>. » Je n'ose pas dire : « Vous êtes trop bon, Pierre... »

La Belgique ? Ce pays où l'on n'est jamais loin de rien, aux dires de Pierre Mertens, mais où l'on est près de tout (et donc au centre du monde), et peut-être même prêt à tout. Mais évidemment, il faudrait que la Belgique commence par se reconnaître elle-même, une et indivisible, même si elle est linguistiquement double. Un double jeu qui a du bon. Ce qui n'empêche pas d'entonner de temps en temps la Marseillaise. Ni les Français ni les Néerlandais ne chanteront jamais la Brabançonne. Mais je m'égare...

L'Inde ou l'Amérique ?

1/ Pierre Mertens, *Les Éblouissements*, Paris, Seuil, 1987, p.33.

2/ *Ibid.*, p.190.

En vérité, les deux continents coexistent, l'un cachant l'autre. C'est pourquoi le grand livre de Pierre Mertens raconte le choc entre ces deux mondes, le petit garçon à vélo qui croise la route de deux rois en carrosse d'État, cela ne peut que produire des accidents, voire un scandale.

*Une Paix royale* est l'histoire de Pierre Raymond, guide assermenté, qui connaît l'Inde, l'Amérique et donc la Belgique, « l'histoire d'un roi qui perdrait tous ses droits sur une toute petite contrée et qui verrait s'ouvrir devant lui, alors, les portes du monde<sup>3</sup>... ». Encore un qui se perd entre deux mondes.

Pierre Mertens a raconté un choc comparable en écrivant la vie rêvée de Gottfried Benn, à qui il fait dire : « Ah, si nous, poètes, nous y voyions aussi clair que nos poèmes<sup>4</sup> ! » Sans toujours voir clair lui-même car on pourrait s'amuser à relever des erreurs. C'est ainsi qu'il invente une frontière polonaise en 1912. Cela aurait fait plaisir à Alfred Jarry. Car s'il y avait bien des Polonais, il n'y avait pas de Pologne. Pendant presque deux siècles. Mais les pays réels et les pays imaginaires et invisibles ne coïncident pas forcément (ou seulement forcément, comme le Tibet et la Chine).

Mais Benn, c'est un cas difficile. Suivant sa définition — *Die Krone der Schöpfung, das Schwein der Mensch*, « le couronnement de la création, ce cochon de l'homme » —, je suis parfois tenté de dire : *Die Krone der Dichtung, das Schwein, der Benn*, « le couronnement de la poésie, ce cochon de Benn ».

Ce nihiliste a trouvé du positif dans le nazisme, mais il a dû y voir quelque chose d'imaginaire, confondant lui aussi deux continents. C'est grave, pour un médecin, de confondre le continent de la vie et celui de la mort...

« Maintenant j'aime aussi les chemises brunes des SA », aurait-il dit à sa copine Tilly Wedekind, en 1933. Et il a rendu publique son adhésion, lui qui s'exprimait rarement en public et qui disait : « Cela fait des années que je vis vis-à-vis de rien ».

Thea Sternheim, l'amie à Bruxelles en 1915, le traitait de *Reklamechef der neuen Modefirma*, de « chef de publicité pour la nouvelle marque de mode ». Il en est vite revenu pour se réfugier à nouveau dans le silence. Heureusement.

*Wir lebten etwas anderes, als wir waren* — « nous avons vécu autre chose que ce que nous étions », disait l'auteur de *Double vie*.

3/ Pierre Mertens, *Une Paix royale*, Paris, Seuil, 1995, p. 289.

4/ Pierre Mertens, *Les Éblouissements*, Paris, Seuil, 1987, p.35.

Aurait-il vécu sur deux continents à la fois ? « Il y a une heure où l'on rencontre la vérité de sa vie », lui fait dire Pierre Mertens<sup>5</sup> ; serait-ce le moment où l'Inde et l'Amérique coïncident ?

La question demeure : pourquoi Pierre Mertens s'est-il attaqué à ce cas difficile d'un écrivain engagé dans la mauvaise direction et à contretemps ?

Benn a toujours fui la vérité, et il détestait la biographie. Il parlait de « camelote biographique<sup>6</sup> », Pierre a raison.

*Aus Jüterbog oder Königsberg stammen die meisten, und in irgendeinem Schwarzwald endet man seit je* — « La plupart sont nés dans un Jüterbock ou Königsberg quelconques, et l'on finit depuis toujours dans quelque Forêt-Noire. »

Le personnage de Pierre veut, « à la fin, se retrouver comme sans biographie<sup>7</sup> », cherche l'effacement de la vie (du vécu) par l'œuvre. C'est un radical, mais apolitique : « Je ne voulais pas conclure de paix avec le monde<sup>8</sup>. » C'est le médecin des pauvres et des cas désespérés, des maladies honteuses : « Seule la misère m'était intelligible<sup>9</sup>. » Celle du Monde ou celle du Moi ? Marx ou Pascal ?

Mais il a aussi opposé la règle de l'imaginaire au « non-sens de l'Histoire<sup>10</sup> », sa vie ne fut qu'une nuit blanche sans fin. Pierre le traite de « fauve sentimental<sup>11</sup> ». Et cela convient tout à fait. Mais qu'allait chercher notre ami Pierre dans cette galère allemande ?

Il a enseigné et appliqué le droit, il a donc la faculté d'expliquer les faits et méfaits du Monde ; mais il est galvanisé par l'imaginaire et il a donc le désir d'expliquer, de narrer les méfaits du Moi. Cet écrivain engagé défend les droits du citoyen et du rêveur, il est de tous les fronts de libération.

En cela, il a mieux fait que le Roi Léopold : il a gagné la planète sans perdre la Belgique. Il est indétrônable. Je le soupçonne néanmoins d'aimer nous faire croire que c'est sur la route de l'Inde que l'on découvre l'Amérique ou, pire encore, que l'Amérique n'est qu'une Inde qui n'a pas dit son nom.

5/ *Ibid.*, p. 146.

6/ *Ibid.*, p. 150.

7/ *Ibid.*, p.371.

8/ *Ibid.*, p.180.

9/ *Ibid.*, p.181.

10/ *Ibid.*, p.234.

11/ *Ibid.*, p.308.

Que va-t-il donc chercher dans cette vie de Gottfried Benn, une double vie qui plus est ? Le double, justement, le côté « Inde ou Amérique », le choc de deux conceptions du Monde et du Moi. Cela lui permet de se dédoubler lui-même, le temps d'un jeu.

« Pourquoi lit-on la vie des hommes célèbres<sup>12</sup> ? » Parce qu'ils sont exemplaires jusque dans leurs erreurs.

Ah, les erreurs des écrivains ! Ne sont-elles pas de la même nature que celles de Colomb ? S'entêter à trouver la voie directe de l'Inde pour aider à découvrir un continent à rajouter à la carte du Monde, comme si c'était une œuvre du Moi ?

Pas toujours, hélas. Tous les explorateurs ne parviennent pas à bon port. Toutes les erreurs ne se transforment pas en trouvailles.

Pour Benn, précisément, la vie d'un homme, fût-il célèbre, n'a pas d'intérêt. La biographie est ridicule et négligeable. Évidemment, dans sa vie à lui, il y avait des choses inavouables. Mais il l'a pensé bien avant 1933.

La vie de Benn n'était pas un *curriculum vitae* (ou *mortis*, comme dit Pierre Mertens), ce ne fut qu'une expérimentation scientifique. Et c'est cela qui le rapproche de Ernst Jünger, qu'il n'a rencontré qu'une fois, après la guerre (ils ont ensuite échangé quelques lettres). Il essaye beaucoup de choses et observe ce qui se passe. Il lui faut tout connaître, le corps et l'âme, les hommes et les femmes, l'amour et la solitude, la guerre et la paix, l'exécution et la procréation, le mariage et l'infidélité, la science et la foi, le mensonge et la confession, la liberté et le totalitarisme, la drogue et la clairvoyance, l'amante juive et le Führer, le pasteur et le médecin, l'anatomie et l'alcool, les extases et les maladies vénériennes, la théorie et le chant, les vers et la prose, les mots et le silence, la célébrité et l'oubli, la gloire et la honte. Il lui faut passer à travers toutes les possibilités de son époque, crimes et châtements, jouissances et analyses, tout en restant en dehors de tout cela. La biographie n'est qu'un jeu, l'identité n'est que d'emprunt, soldat et poète, provincial et métropolitain, écrivain engagé et esthète apolitique, savant et idiot — l'idiot de l'Histoire.

Et c'est tout cela qui a dû tenter Pierre Mertens.

Ébloui donc, ce Monsieur Benn, ce théologien retourné en médecin retourné en poète. Aurait-il regardé le soleil ou la mort de trop près ? Voyage du ciel à la morgue, et retour ? Ébloui-fasciné au point de ne plus rien voir ? Ni soi, ni le monde, ni l'Inde, ni l'Amérique ?

Du nihilisme au négationnisme, il n'y a qu'un pas. Négationnisme de la mémoire et du biographisme, ce qui met en alerte le biographe que je suis. Je me dois de dénoncer, oui, de dénoncer ce petit jeu qui consiste à se tourner vers le Monde pour se libérer du Moi, ou de se détourner du Monde pour s'enfoncer dans les profondeurs illusoire du Moi. Jeu de balancier, essai de remonter le temps pour se perdre dans un marais, dans le difforme d'avant toute forme — toute forme de vie. Être comme nos ancêtres, les organismes unicellulaires ! Quel rêve pour un docteur : exister aux deux bouts du microscope.

Pourtant, il avait une vie publique. Et ce fut une carrière bizarre. Depuis toujours, il a connu bien des gens du monde littéraire, surtout depuis Bruxelles, 1915. Mais il n'a été en public que deux fois dans sa vie : de 1930 à 1934 environ ; et dans les cinq dernières années de sa vie.

La première période a connu un moment important, en 1931, lorsqu'il prononce un discours pour fêter Heinrich Mann, lors du 60<sup>e</sup> anniversaire de celui-ci. Mais il a célébré l'esthète décadent des romans d'avant 1910 et non l'auteur réaliste et engagé, le républicain engagé de 1931. Les critiques de gauche ont insulté Benn et l'ont traité d'obscurantiste, de fasciste même, ce qui a pu le pousser vers ce camp. Et puis il a tenu ces discours à la radio, en 1933, pour saluer la « révolution allemande » et pour condamner les émigrés.

Il s'est tu dès 1935, se cherchant une planque dans... l'armée.

Après 1945, les Alliés lui interdisent de publier. Mais ce sont les communistes de Berlin Est qui sont venus le chercher et qui l'ont fait parler en public à nouveau, dès 1948. Et puis, après 1950, il a connu la gloire, le succès, les prix littéraires, les invitations, une édition digne de ce nom.

Mais en public, il n'a jamais prononcé un seul mot de regret pour son attitude en 1933. Il a refusé toute repentance.

Il vivait à Berlin, marié à nouveau, et a eu deux dernières affaires parallèles, avec des femmes très jeunes. « Une femme, c'est quelque chose qui sent bon » avait dit le docteur Benn (qui soignait les prostituées). Après avoir vérifié cela à nouveau, il est mort et est devenu aussitôt un auteur classique. L'ébloui, l'égaré devenait un cas exemplaire, un des piliers de la poésie allemande, une voie unique et une voix incomparable. Son œuvre vivait mieux sans lui.

Mais qu'a-t-il donc fait à la langue allemande ? Elle lui obéit comme une grande amoureuse qui sait rendre les caresses. Mais sa poésie est faite de contradictions, comme son existence.

Quand il décrit la morgue, cela devient de la poésie ; quand il fait des vers, cela devient un protocole scientifique. Mais chassez le romantisme, il en reste toujours quelque chose, surtout le romantisme noir. Ce faux moderne est un vrai décadent.

Benn, c'est surtout un *sound*, une petite musique qu'on reconnaît. Il me fait penser à un sculpteur de bois du 16<sup>e</sup> siècle travaillant sur un bois pas trop dur et qui sentirait le cognac. Ses phrases et ses vers dégagent la mélancolie des longues paupières baissées qu'on lui voit sur certaines photos. Mais il faut se méfier, ce mélancolique est un colérique fatigué, un volcan éteint.

D'ailleurs, Benn a été en Amérique. Début 1914, il fut médecin à bord d'un paquebot sur la ligne de New York. Peu après, comme par contre-coup, il s'est marié et a eu une fille, Nele.

Mais il n'a jamais été en Inde.

Et quel fut son lieu ? S'il était Berlinois, ce serait dans le sens de Heinrich Heine, habitant provisoire de Berlin lui aussi, qui définissait les Berlinois comme des gens pour qui le lieu d'habitation est indifférent. Benn, qui détestait la biographie, n'a pas fini dans une quelconque Forêt-Noire mais dans le *Bayerisches Viertel* (Quartier Bavarois) de Berlin-Schöneberg, où habitaient beaucoup de familles juives avant 1933 et quelques célébrités comme Albert Einstein.

« Nous avons appris à évoluer dans une ville fantôme », lui fait dire Pierre Mertens<sup>13</sup>, faisant allusion aux ruines de l'après-guerre, mais c'était vrai bien avant. Et encore : « Cette ville est un immense solipsisme<sup>14</sup>. » Cela a été ainsi de tout temps.

Double vie, bigame spirituel dans une ville peuplée de fantômes, voilà ce qui a intéressé Pierre Mertens. Mais aussi le fait qu'il soit indifférent au lieu de son séjour. Indifférent à la biographie, indifférent à ses égarements. Mais qu'est-ce qui compte donc ? Sa poésie, qui est nourrie de tout cela et qui transcende tout cela. Sa poésie est un lointain écho de quelque chose qui a disparu depuis longtemps. Une langue engloutie. Un continent submergé. L'Inde ou l'Amérique ? On n'arrive plus à les distinguer.

Juste un exemple.

13/ *Ibid.*, p. 39.

14/ *Ibid.*, p. 61.

### ***Nur zwei Dinge***

*Durch so viel Formen geschritten,  
durch Ich und Wir und Du,  
doch alles blieb erlitten  
durch die ewige Frage: wozu?*

*Das ist eine Kinderfrage.  
Dir wurde erst spät bewußt,  
es gibt nur eines: ertrage  
– ob Sinn, ob Sucht, ob Sage –  
dein fernbestimmtes: Du mußt.*

*Ob Rosen, ob Schnee, ob Meere,  
was alles erblühte, verblich,  
es gibt nur zwei Dinge: die Leere  
und das gezeichnete Ich.*

(Gottfried Benn, *Sämtliche Gedichte*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1998, S. 320.)

Cela donne à peu près :

### ***Deux choses seulement***

*Passant à travers les formes  
du Moi, du Nous, du Toi,  
on souffrait une peine énorme —  
l'éternelle question : pourquoi ?*

*C'est une question enfantine.  
Tu as compris, mais bien tard,  
on ne peut que plier l'échine  
— prière, passion ou comptine —  
sous le joug imposé au départ.*

*La Rose, la Neige, l'Océan,  
tout fleurit et puis disparaît.  
Il n'existe que deux choses : le néant  
et le Moi marqué à jamais.*

Alors, l'Inde ou l'Amérique ? Le Moi ou le Monde ? Le nirvana ou l'identité définissable ? Cette opposition est plus complexe qu'on ne croit.

Le monde n'est pas seulement la sphère des horreurs, du Mal, du combat, des souffrances, de l'engagement. Il offre des compensations. Et le Moi, vanté par les philosophes et les psychanalystes,

connaît ses horreurs, ses cruautés, ses excès, notamment dans la sexualité qui, chez Pierre Mertens, devient l'*excessualité*, si j'ose dire. Et bien sûr, j'ose.

La synthèse du Moi et du Monde, c'est peut-être la poésie, ou bien la biographie, la biographie devenue prétexte au roman, le Livre-Moi retourné en Livre-Monde, à moins que ce ne soit l'inverse.

Au secours, Pierre, on a besoin de tes Bons Offices ! Donne-nous un livre-monde, délivre-nous de ce jeu douteux, donne-nous du solide, Pierre d'achoppement, pour construire sur cette base un livre au-delà du biographique, état civil, état sauvage, délivre-nous du poids du réel et de la réalité de nos pesanteurs, écris-nous ta géographie sentimentale, Inde ou Amérique, qu'importe, pourvu que ce soit en deçà du Néant, et au-delà du Silence.

Mais ce livre existe peut-être déjà ? L'accord du Monde et du Moi et de la Mémoire procure *Une Paix royale* ?

Je le disais bien, la réponse à la question « Inde ou Amérique ? » est : la Belgique, un et double, comme deux continents qui se juxtaposent, se superposent et, en fin de compte, ne font plus qu'une seule plaque tournante.

L'Inde ou L'Amérique ? Pierre ou Mertens ? Les serres du château de Laeken ou la jungle de l'Amazonie ? Prix d'Amérique ou Prix Médicis ? Livre-Monde ou Livre-Moi ?

Ma réponse personnelle aussi était : la Belgique. Car pour moi, c'était toujours une histoire d'amitié. Pierre m'a fait cadeau d'une province, non, d'un continent entier — Bruxelles, le Théâtre-Poème — et de quelques amis. Et tout ceci remonte à son passage à Berlin en 1985, à son passage par Benn, dans cette ville qui est passée de la *ruinification*<sup>15</sup> à la réunification, « Berlin, cette ville que les habitants prétendent ne pas aimer<sup>16</sup> ».

Mais moi, le Berlinoise, grâce à Pierre, je prétends aimer Bruxelles. Et pour faire un cadeau en retour, voici une biographie de Benn, en images. Voici l'iconographie de ce roi déchu de la langue allemande, le roi des échos et du silence.

15/ *Ibid.*, p.279.

16/ *Ibid.*, p.50.